

Les sciences sociales et le phénomène national

Résumé

Cette étude a pour objectif de faire connaître le statut théorique du phénomène national dans l'appareil conceptuel des sciences sociales. Parmi les phénomènes les moins étudiés par les sciences sociales figure le phénomène national qui pour diverses raisons n'a pas eu l'intérêt qui lui revient. Néanmoins, et malgré la carence dans ce domaine, on distingue dans la littérature scientifique sur le phénomène national deux tendances théoriques, l'une a essayé de définir le concept de nation en le caractérisant par certains éléments distinctifs, notamment objectifs, l'autre s'est intéressé plutôt à analyser la genèse de la nation et, partant, conceptualiser un modèle de la construction nationale.

Dr. Hachemi LAGHOUAG
Maitre assistant
Chargé de cours
Département d'architecture
Université de Sétif

Comparé à d'autres phénomènes sociaux, le phénomène national, malgré son imposante présence ou peut-être à cause d'elle, est l'un des plus incertains dans l'appareil conceptuel des sciences sociales: l'objet nation, jusqu'à une date très récente, n'est même pas mentionné dans certains traités de sociologie ou de sciences politiques. Cette réticence à aborder suffisamment le fait national comme phénomène social majeur des temps modernes a plusieurs explications: l'absence de réflexions sur la nation de la part de grands fondateurs de la sociologie tels que Comte, Marx ou encore Durkheim⁽¹⁾; le parti pris idéologique ou moral pour ou contre

ملخص

يهدف هذا المقال إلى التعريف بالموقف النظري في العلوم الاجتماعية من ظاهرة القومية. إن هذه الظاهرة على الرغم من كونها سادت جميع أنحاء المعمورة وطغت على الساحة السياسية والاجتماعية في العصر الحديث إلا أنها لم تحظ بالقسط الوافر من الدراسة العلمية وبالتالي بقيت من أكثر الظواهر الاجتماعية غموضاً في الجهاز المفاهيمي للعلوم الاجتماعية. ترصد هذه المقالة المحاولات النظرية في هذا الشأن وذلك بالتطرق إلى إشكالتين استحوذتا على الإنتاج النظري في هذا الميدان. تبحث الأولى في تحديد مفهوم القومية وتتم الثانية بدراسة نشأة ومسار تكون القومية من أجل إيجاد نموذج عام للبناء القومي.

Les sciences sociales et le phénomène national

moral pour ou contre l'entité nationale qui enferme la réflexion sur le fait national dans un champ non scientifique; «l'évidence aveuglante» d'un donné qu'il ne vaudrait pas la peine de chercher à interroger; la difficulté de saisir le fait national dans sa complexité ou encore le fait que la nation serait aujourd'hui une catégorie en voie de dépassement dans un monde de plus en plus globalisé. Ce sont là quelques-unes des raisons avancées pour expliquer la carence théorique sur le fait national, carence ou pauvreté relevée par de nombreuses réflexions récentes au sujet de la nation⁽²⁾. Cela étant dit, dans les pages qui suivent nous voudrions rappeler les termes d'un débat autour de deux problématiques qui ont mobilisé la réflexion sur le fait national: la problématique de la recherche d'un concept de nation et la problématique de l'origine du phénomène national.

I. Le concept de nation

A l'instar de nombreux autres phénomènes sociaux, le phénomène national a fait l'objet de plusieurs approches et a reçu différentes définitions, autrement dit, une définition largement admise et universellement valable n'a pas encore vu le jour. De cette pluralité d'approches et de définitions, deux tendances conceptuelles s'en distinguent: l'une insiste sur la réalité objective et concrète du fait national, l'autre met en avant les phénomènes de représentation, de sentiment, de conscience, de volonté..., bref des critères subjectifs qui sont déterminants dans la constitution de la nation et partant de sa définition.

1) Les approches objectivistes de la nation.

Les premières réflexions sur la nation en tant que donnée concrète définie par des critères objectifs remontent à ce qu'on a appelé le débat franco-allemand animé par des philosophes et des historiens français et allemands au 19^e siècle. Si les premiers ont une conception volontariste de la nation qui fait appel au fait de la conscience et du consentement (nous examinons cette conception plus loin), les seconds ont une conception naturaliste ou ethno-culturelle de la nation où les faits de volonté n'ont aucun effet sur l'existence de la nation. Ainsi, cette conception part du postulat que la nation est un être collectif ou un «individu collectif» indépendant de la

somme des membres qui le composent. Ce qui distingue ces êtres collectifs, que sont les nations, ce ne sont pas les volontés de leurs membres, mais des critères objectifs; ainsi la langue est un critère de choix pour les penseurs allemands au début du 19^e siècle. En effet, pour Herder (1744 - 1803), qui mettait dès la fin du XVIII l'accent, dans sa vision de l'histoire, sur les particularismes culturels des peuples contrairement à l'universalisme «abstrait» des Lumières, la langue est l'indice majeur qui différencie les groupes humains et le reflet de leur particularité, car une langue est un système de signes «constitué selon les dispositions et la vision du monde particulière à un peuple donné»⁽³⁾

C'est aussi la langue qui, pour Fichte(1762 - 1814), délimite ces tous que sont les nations: «Ce qui parle la même langue (...) c'est un tout...que par avance la pure nature a lié de lignes multiples et invisibles»⁽⁴⁾. Ainsi, pour Herder comme pour Fichte une nation est inconcevable sans une langue propre. Si cette conception de la nation centrée sur la langue et la culture a prévalu dans la pensée allemande au début du 19^e siècle, un autre critère objectif va être mis en avant à la fin de ce siècle, celui de la race ou liens de sang. En effet, sous l'influence des théories racistes en vogue à la fin du 19^e siècle, la nation est définie par la descendance d'une souche commune. Ainsi, pour l'historien allemand Frederich Meincke, si une nation est caractérisée par des aspects comme la langue, le territoire, l'Etat et les traditions, elle ne doit pas nécessairement les posséder tous ensemble, ce qui «doit absolument exister en elle, c'est un noyau naturel, né de la consanguinité»⁽⁵⁾ Et, pour Treitschke. H, une nation doit avoir «une unité de langue, de culture et de race»⁽⁶⁾ En dehors de cette conception ethno-culturelle qui cherche à caractériser la nation par des éléments objectifs exclusifs, éléments d'ailleurs souvent mystérieux et mythologiques, les théoriciens de la nation dans la pensée marxiste ont également de celle-ci une approche culturelle et objective. Les productions théoriques sur le phénomène national les plus connues et les plus répandues au sein de ce courant sont celles de Otto Bauer et de Joseph Staline, les fondateurs du marxisme Marx et Engels n'ont pas intégré le fait national dans leur champs de préoccupation. Pour O.Bauer⁽⁷⁾, «la nation est l'ensemble des hommes

Les sciences sociales et le phénomène national

liés par la communauté de destin en une communauté de caractère, (national).»⁽⁸⁾ Si «le caractère» d'une nation peut être formé, selon Bauer, par des éléments biologiques, «l'héritage naturel ou les particularités physiques transmises par les ancêtres», et d'autres culturels, «le droit...les mœurs...les conceptions de Dieu et du monde, de la moralité et de l'immoralité, du beau et du laid, la philosophie, la science, l'art...», il n'est pas nécessaire que les éléments naturels et les éléments culturels coïncident, car c'est, en dernière analyse, la communauté culturelle qui est indispensable au caractère national, et donc à la nation, notamment sa dimension linguistique sans laquelle «aucune nation n'est possible»⁽⁹⁾ Cette communauté culturelle et linguistique n'a rien de mystérieux ou métaphysique mais, et Bauer est fidèle en cela au matérialisme historique, elle est le produit d'une longue vie commune, d'un long processus historique d'intégration dans lequel «les conditions agissantes, les conditions de la lutte pour l'existence, fondent les hommes dans une communauté nationale de destin»⁽¹⁰⁾ L'autre conceptualisation de la nation, qui a constitué pendant longtemps la référence⁽¹¹⁾ dans ce courant de pensée, est celle de Staline⁽¹²⁾. Pour ce dernier, la nation est un phénomène social réel, «une communauté déterminée d'individus» constituée à travers l'histoire. Pour qu'une communauté reçoive le qualificatif de nationale, une série de critères objectifs doivent être réunis. Ainsi, selon sa fameuse définition, une nation doit être constituée «de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique qui se traduit dans une communauté de culture» Ces critères doivent être liés ensemble, et il ne peut y avoir, en effet, nation si l'un d'eux venait à manquer. Ainsi, un Empire, comme l'Autriche-Hongrie ou la Russie, n'est pas une nation car il englobe des populations qui parlent diverses langues. Mais une langue commune ne fait pas une nation: les Anglais et les Américains ne sont pas une nation, puisqu'ils ne vivent pas sur un territoire commun. Et une communauté de langue et un territoire commun ne sont pas suffisants à la constitution d'une nation, car une «liaison économique interne, soudant les diverses parties de la nation en un tout unique», est nécessaire. C'est le cas par exemple, selon Staline, de la Géorgie dont les habitants vivent sur le même territoire et

parlent la même langue depuis des siècles, mais réunis en nation seulement au XIX^e siècle quand son morcellement prend fin. Enfin, une culture nationale n'est possible que si les conditions précédentes soient réunies. Si cette définition est assurément objectiviste, les faits de conscience, d'adhésion, de sentiment n'y sont pas mentionnés, elle n'est ni essentialiste ni naturaliste: La nation n'est pas une communauté naturelle et éternelle mais une formation socio-historique qui a son début et sa fin.

2 - Les approches subjectivistes de la nation.

Comme il a été indiqué plus haut, les approches subjectivistes de la nation remontent, elles aussi, au débat franco-allemand du 19^e siècle. Ainsi, à l'opposé de la «conception allemande», naturaliste et objectiviste, la «conception française» de la nation s'attache à mettre en valeur les fondements subjectifs constitutifs de la nation. Celle-ci est considérée ainsi comme étant le résultat de la volonté humaine et non pas comme une donnée naturelle; elle est constituée par le consentement ou l'accord des individus qui la composent: ni la race, ni la langue, ni l'affinité religieuse, ni la géographie...et autres éléments objectifs ne sont essentiels dans sa formation. La nation, selon le représentant notoire de cette conception qualifiée aujourd'hui d'élective, Ernest Renan, est essentiellement d'ordre affectif et intellectuel, c.-à-d. subjectif: C'est «une solidarité qui tout en se nourrissant d'une mémoire collective, d'un passé, elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible: le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune»⁽¹³⁾ Cette approche constructiviste qui fait appel aux éléments subjectifs de la volonté et du consentement pour caractériser une nation est prolongée dans les sciences sociales contemporaines, notamment les auteurs anglo-saxons se situant dans la mouvance de la pensée de M. Weber, par l'insistance sur le facteur subjectif dans toute définition de la nation. En effet, allant dans le sens des indications de Weber sur les phénomènes ethnique et national qu'il considère comme étant de l'ordre du subjectif,⁽¹⁴⁾ plusieurs auteurs de l'école américaine des sciences sociales réfutent les théories des indices objectifs pour mettre en avant la détermination de la nation par les facteurs subjectifs. Ainsi, pour l'historien Kohn. H, même si certains facteurs

objectifs sont importants dans la formation d'une nation «l'élément essentiel réside dans la force et la vigueur de l'esprit communautaire»⁽¹⁵⁾ Et pour le politologue Emerson. R, la nation peut être définie comme étant «un groupe d'individus qui ont le sentiment d'appartenir à une même nation» Ce facteur subjectif étant, selon l'auteur, le seul critère valable, car «il est possible que des analyses plus sophistiquées n'en arrivent pas à autre chose»⁽¹⁶⁾ Dans le même ordre d'idées, et s'inspirant clairement des réflexions de Weber évoquées plus haut, le politologue Coleman. J affirme que «le sentiment d'un groupe d'avoir une vie commune, la croyance que la nation est la communauté dernière, enfin l'idée d'un destin national d'Etat indépendant dans le monde moderne, sont les facteurs les plus importants dans la formation d'une nation»Et, sans nier l'existence de quelques critères objectifs il pense «qu'en dernière analyse, une nation est définie par des critères subjectifs»⁽¹⁷⁾.

Si on laisse de côté le débat idéologique pré scientifique sur la nation, celui notamment qui a opposé les penseurs allemands et français, au 19^e siècle, a propos de l'appartenance de la région de l'Alsace-Lorraine, culturellement germanique et politico-administrativement française, revendiquée par les deux nations française et allemande, les tentatives d'une conceptualisation scientifique objectiviste, qui rendrait compte d'une manière exhaustive de ce phénomène complexe et dynamique et qui le différencierait d'autres phénomènes de regroupements humains passés ou présents par des critères caractéristiques simples, achoppent toutes sur la question de la diversité des données de fait constitutives des réalités nationales. Quant aux approches subjectivistes, les phénomènes de volonté, de conscience sont sûrement un élément structurant dans la formation d'une nation, comme d'ailleurs pour tous les groupements humains, mais insuffisant à lui seul pour définir une réalité beaucoup plus complexe qui existe en grande partie en dehors de la volonté des individus qui en font partie et, étant un fait social, elle est dans une large mesure indépendante quant à sa réalité objective des représentations de ses membres, comme l'enseignait Durkheim à propos des faits sociaux. Ainsi devant les échecs de ces tentatives de conceptualisation, des auteurs, de plus en plus nombreux, ne croient plus à une possibilité d'une

définition circonscrite qui réunirait les traits généraux et essentiels de la nation. Une autre problématique du fait national, celle de sa genèse et de sa formation, est aujourd'hui de plus en plus dominante.

II. Les sciences sociales contemporaines et la problématique de l'origine de la nation.

Les sciences sociales contemporaines semblent abandonner la recherche d'un concept de la nation universellement valable, pour s'interroger sur la genèse du phénomène national. Un grand nombre d'auteurs se situant dans cette problématique viennent de la tradition analytique subjectiviste ou compréhensive. En effet, suivant en cela les intuitions de Weber sur les phénomènes ethnique et national, plusieurs auteurs anglo-saxons notamment, réfutent les théories des indices objectifs dans la définition de la nation et abordent cette dernière par son aspect subjectif, considéré plus pertinent et plus déterminant, à savoir l'émergence d'un sentiment d'appartenance ou une identification à un groupe, qui est ici la nation, aspect désigné souvent par le vocable de nationalisme⁽¹⁸⁾. Nation et nationalisme sont ainsi, ici, confondus⁽¹⁹⁾.

De l'abondante littérature sur ce sujet, dominée par les Anglo-saxons⁽²⁰⁾, Américains en particulier, on distingue trois tendances théoriques dans l'explication de l'origine des nations modernes.

- 1) La nation forme sociologique de la société moderne.
- 2) La nation prolongement de l'ethnie.
- 3) La nation, résultat de la diffusion de l'idée de nation .

1 - La nation, forme sociologique de la société moderne.

Pour cette tendance théorique, la nation est une forme de l'organisation sociale moderne. Elle émerge du passage de la société traditionnelle à la société moderne. Interroger ce passage, assembler les faits, les «quantifier», analyser«comment et quand les nations émergent-elles à partir d'unités politiques plus larges et comment prennent-elles le dessus sur des unités plus petites, comme les tribus, les castes ou les Etats locaux et les intègrent-elles plus ou moins bien dans le corps politique de la nation», telle est la tâche que s'est fixée le chef de file de l'école du «nation bulding»⁽²¹⁾,

Les sciences sociales et le phénomène national

K.Deutsch. Dans un ouvrage pionnier dans ce domaine , paru dans les années 1950, ce dernier pense en effet que le nationalisme, contrairement à ceux qui l'assimilent à un simple état d'esprit, a des causes tangibles et quantifiables.⁽²²⁾ Aussi, son projet était-il de formuler un «modèle conceptuel des processus du nationalisme et de la nationalité»⁽²³⁾ Le point de départ de cette théorie s'articule sur le principe cybernétique de communication. En effet, selon K.Deutsch «les processus de communication sont au principe de la cohérence des sociétés, des cultures et même des individualités»⁽²⁴⁾ Ainsi, la formation d'une nation est prévisible en fonction du niveau de développement des réseaux de communication. Les indicateurs de développement de la communication sont multiples et divers; parmi lesquels, les taux d'urbanisation, de population active dans les secteurs secondaire et tertiaire, la lecture de la presse, le nombre d'étudiants, de migrants, des personnes reliées par la poste, etc. Selon Deutsch, ces indices témoignent du degré de ce qu'il appelle «la mobilisation sociale» Cette dernière, c'est-à-dire l'insertion dans les réseaux plus dense est une caractéristique de la société moderne. En effet, **«le processus de mobilisation sociale, qui est un facteur décisif de l'assimilation et de la différenciation nationale, accompagne la croissance des machines, des industries et des villes, et finalement de l'alphabétisation et des communications de masse»**⁽²⁵⁾ Ce sont là, selon cette théorie, les conditions et le véhicule de la conscience nationale.

La modernisation, par notamment la division du travail qu'elle implique et son corollaire la communication, entraînera l'assimilation des groupes restreints cloisonnés et l'effacement des particularités ethniques au profit des grands ensembles qui sont les nations. Ainsi le processus de construction nationale est censé s'accomplir comme suit: **«Résistance ouverte ou latente à l'amalgame politique dans un état national commun; intégration minimale jusqu'à l'acquiescement passif aux ordres d'un tel gouvernement; intégration politique plus profonde jusqu'au soutien actif d'un tel état commun mais en perpétuant la cohésion et la diversité du groupe ethnique et culturel; et finalement la coïncidence de l'amalgame politique et de l'intégration avec**

l'assimilation de tous les groupes à un langage et une culture communs, telles pourraient être les principales étapes sur le chemin qui va des tribus à la nation»⁽²⁶⁾.

Allant dans le sens que la communication est au principe de la formation de la conscience nationale, et donc de la nation, B Anderson(1983, 1996), développe l'idée que le nationalisme et la nation sont des phénomènes des temps modernes caractérisés par «la Grande Transformation qui a changé du tout au tout les conceptions quotidiennes fondamentales du temps et de l'espace et, en détruisant les anciennes communautés, nous a obligé sans cesse à imaginer et à réimaginer les nôtres»⁽²⁷⁾ Le travail de l'imaginaire national, contrairement à d'autres imaginaires notamment religieux, s'opère dans des conditions sociétales caractérisées dans le domaine des valeurs par une révolution dans «trois conceptions culturelles fondamentales», à savoir: l'effacement d'une langue sacrée(comme le latin), réputée favoriser l'accès à la Vérité, le déclin de l'idée selon laquelle la société est naturellement organisée autour de souverains de droit divin, l'abandon d'une conception fataliste et non historique du temps où la cosmologie n'était pas distinguée de l'histoire humaine. Ces ruptures culturelles coïncident avec le développement des techniques de l'édition et un capitalisme éditorial qui va jouer un rôle considérable dans «la possibilité d'imaginer la nation»⁽²⁸⁾ Ainsi, l'auteur insiste plus particulièrement sur le rôle de la presse dans la nationalisation des consciences en opérant une certaine unification dans les contenus de représentation et facilitant ainsi la constitution de la «communauté imaginée»⁽²⁹⁾ qu'est la nation. En effet, cette dernière est surtout un fait imaginaire- à ne pas confondre avec illusoire- car elle réunit mentalement des individus qui ne se connaissent pas, «un Américain ne rencontrera ni ne connaîtra jamais le nom de plus d'une poignée de millions de compatriotes», et pourtant «dans l'esprit de chacun vit l'image de leur communion»⁽³⁰⁾.

Pas très éloignée des théories de l'école du «Nation-Building», l'analyse de l'anthropologue britannique E. Gellner du phénomène de la construction nationale part des transformations subies par les sociétés traditionnelles sous l'effet notamment des facteurs techniques et économiques et les exigences

de la nouvelle division du travail introduites par l'industrialisation. Pour Gellner(1989)⁽³¹⁾, les sociétés traditionnelles préindustrielles à dominante agraire se caractérisent par le cloisonnement des communautés rurales, en raison de leur mode de vie autarcique, et donc par une différenciation culturelle. A cela s'ajoute une dichotomie culturelle entre catégories gouvernantes porteuses d'une «grande tradition» et une «haute culture» (i.e des systèmes de communication normalisés fondés sur l'éducation et l'écriture)et le reste de population, porteuse d'une «petite tradition» Constituant le principal obstacle à la formation de la nation, la structure culturelle de la société traditionnelle va connaître une homogénéisation accrue avec l'émergence de la société industrielle Ainsi la nouvelle société industrielle ou moderne, par contraste avec la société traditionnelle agraire a, selon Gellner, le profil suivant: **«Alphabétisée, mobile, formellement égale avec des inégalités qui ne sont que fluides, continues et pour ainsi dire atomisées, et dotées d'une culture partagée, homogène, transmises par l'alphabétisation et inculquée par l'école»**⁽³²⁾ Ces caractères sont la conséquence des mutations techniques et économiques. En effet, les impératifs économiques de la société industrielle, ou la rationalisation si l'on s'inscrit, comme semble le faire Gellner, dans le champ de l'interprétation Weberienne de l'avènement de la société moderne (utilisation d'une haute technologie, grande division du travail, logique productiviste etc) poussent à l'homogénéisation culturelle, notamment par le biais d'un système d'enseignement que l'Etat met en place pour diffuser les savoir-faire et donc assurer la formation nécessaire pour la bonne marche de l'économie, autrement dit, assurer un niveau de compétence élevé exigé par la nouvelle organisation du travail et un mode de communication standardisé commun à tous les membres de la société. Le processus de construction nationale progresse ainsi au rythme du recul de la différenciation culturelle.

Si cette homogénéisation culturelle, comme on vient de le voir, est, pour E.Gellner, une réponse aux mutations économiques et techniques que la société traditionnelle a connues, elle est surtout l'œuvre consciente d'un Etat(des élites politiques) qui à travers l'école homogénéise les normes

culturelles et généralise un système standardisé, de communication, ce qui engendre finalement une conscience nationale. Ainsi, l'Etat est une pièce maîtresse dans la construction nationale à un point tel qu'on peut avancer que, pour Gellner, la nation est la rencontre entre un Etat et une culture⁽³³⁾. En effet, ce dernier que notre auteur, paraphrasant Weber, caractérise par « le monopole de l'éducation légitime », est seul capable dans cette nouvelle organisation sociale d'assumer les tâches d'éducation et de formation du citoyen, tâches assez coûteuses que les anciennes structures, largement érodées sont incapables d'assurer et donc inaptes à transmettre un niveau très élevé de formation, condition *sine qua non* pour «jouir d'une citoyenneté morale, pleine et entière»⁽³⁴⁾ Ainsi donc «chaque Etat coiffe, entretient et s'identifie à un type de culture et à un mode de communication qui est dominant à l'intérieur de ses frontières et qui dépend pour sa perpétuation, d'un système éducatif centralisé que l'Etat contrôle et souvent dirige»⁽³⁵⁾ C'est cet effort homogénéisant, produit notamment par l'éducation, qui fait que la nation est une construction relevant de circonstances données, le passage d'une société traditionnelle agraire dont les communautés locales sont cloisonnées et isolées et où les appartenances primaires à la famille, au clan, au village... sont très puissantes, à une forme de société globale atomisée en **une masse d'individus**⁽³⁶⁾ séparés de leurs communautés d'origine, mobiles géographiquement et socialement, une société où «tout **individu** est castré par l'identification à son poste professionnel et à sa formation, et où presque personne ne trouve beaucoup de soutien et de sécurité dans les liens de parenté»⁽³⁷⁾ En d'autres termes, la nation est un «artefact», c'est-à-dire une réalité historiquement constituée et contingente relevant de la volonté humaine et non pas de la nature: «**C'est le nationalisme qui crée la nation et non pas le contraire**»⁽³⁸⁾ Et c'est ainsi que, selon Gellner, l'idée nationale ou nationalisme, contrairement à ce que pensent les essentialistes, pour qui la nation est cette communauté stable à travers les temps et qui n'attend que son heure pour apparaître au grand jour ou renaître⁽³⁹⁾, «**n'est (donc) pas le réveil d'une force ancienne, latente qui sommeille, bien qu'il (le nationalisme) soit ainsi qu'il se présente, C'est, en réalité, la conséquence d'une nouvelle forme d'organisation sociale fondée sur des**

Les sciences sociales et le phénomène national

hautes cultures dépendantes de l'éducation et profondément intériorisées dont chacune reçoit une protection de son Etat.»⁽⁴⁰⁾.

On a fait le reproche au modèle de K.Deutsch de pécher par ethnocentrisme en ne prenant en compte dans sa théorie que l'expérience européenne qu'il voudrait voir se répéter ailleurs. Ainsi, cette orientation «développementaliste» ou évolutionniste nierait la diversité des processus d'émergence du fait national⁽⁴¹⁾. Par ailleurs, on a reproché à ce modèle de son fonctionnalisme qui l'empêcherait de voir les conflits qui accompagnent l'apparition des sentiments d'appartenance nationale⁽⁴²⁾. Enfin, certains critiques ont montré que «la progression des moyens de communication et le transport tendent aussi à augmenter la conscience culturelle que les groupes ethniques ont d'eux-mêmes», les mouvements séparatistes contemporains, y compris dans les vieilles nations d'Europe comme en Angleterre, en France ou en Espagne, illustrent bien que la «mobilisation sociale» induite par la modernisation pourrait bien se traduire par davantage de différenciation que d'homogénéisation⁽⁴³⁾.

Quant au modèle de Gellner, on lui a reproché de trop insister sur «l'aspect matériel» ou la rationalisation économique comme seule source du nationalisme en négligeant les passions, les aspirations à l'égalité politique, à la dignité, (Schnapper 1994) et en manquant d'intérêt pour les questions d'identité et d'affectivité que poserait la société moderne et que la nation y répondrait⁽⁴⁴⁾. D'autres critiques adressées au modèle de Gellner portent sur le processus d'homogénéisation culturelle dont l'auteur fait le pivot de sa théorie de la nation. En effet, selon les uns, Gellner n'a en vue, en construisant son modèle, que les sociétés aristocratiques où effectivement la différence culturelle est grande, alors que l'histoire nous présente des sociétés où une «culture ethnique s'infiltré à différents degrés dans la plupart des strates de la population.»⁽⁴⁵⁾. Autrement dit, l'homogénéisation culturelle, qui est l'élément central de la théorie de Gellner, est déjà constituée dans certaines sociétés avant l'ère moderne et les effets de l'industrialisation⁽⁴⁶⁾. Selon les autres, sans nier que l'impératif d'unification culturelle est un besoin fonctionnel de la société industrielle, on estime (Dieckhoff.A.1996) que les impératifs de souveraineté et donc

politiques sont souvent derrière cette entreprise qui ne coïncide d'ailleurs pas obligatoirement avec l'industrialisation: «La volonté de l'Etat d'instiller, sinon une culture commune, du moins une langue standard, constitue un objectif fondamentalement politique, et pas seulement économique, fréquemment antérieur à l'industrialisation»⁽⁴⁷⁾.

2 - Le modèle de la nation, prolongement de l'ethnie.

L'abondance de la littérature qu'on peut ranger sous cette rubrique se présente en fait sous plusieurs variantes. Toutefois, toutes ces variantes considèrent le groupe ethnique comme étant à l'origine de la conscience nationale et donc de la nation.

En entrant en contact, notamment le contact conflictuel, mais pas seulement, avec d'autres groupes ethniques le groupe ethnique acquiert conscience de lui-même: «Les êtres humains parlant un certain langage, guidés par des valeurs similaires et reliés à une histoire ont toujours existé, mais c'est seulement quand des voisins ont des gouvernants menaçants, qui peuvent ne pas parler le même langage ou ne pas être reliés à la même histoire, sont perçus comme Eux ou les autres qu'un Nous apparaît.»⁽⁴⁸⁾ Ce conflit pour des raisons économiques (refus des inégalités socio-ethniques), culturelles (affirmation d'une identité culturelle) ou politiques (volonté de capturer le pouvoir d'Etat) finit par créer des identités de groupe, une conscience de soi ou conscience nationale. Cette dernière est l'élément essentiel dans l'apparition de la nation, car la réalité objective importe peu ici. Ainsi, selon Connor.W: «Toute nation, bien sûr, a des caractéristiques tangibles et, une fois reconnue, peut être décrite dans des termes tangibles (le nombre, la composition religieuse, la géographie...et autres facteurs concrets) Mais aucun de ces éléments ...n'est essentiel à la nation... L'essence de la nation (...) est une question de perception de soi et une conscience de soi»⁽⁴⁹⁾ Cette conscience nationale n'est toutefois pas, pour cet auteur, obligatoirement le résultat d'un conflit, mais peut advenir par le simple contact culturel qui joue ici le rôle de catalyseur.

Comme il a été souligné plus haut, ce modèle explicatif fait la part belle à l'ethnie dans l'avènement de la nation et, contrairement au paradigme précédent pour qui la modernisation se traduit par l'effacement des

Les sciences sociales et le phénomène national

particularités ethniques au profit d'ensembles sociaux nouveaux que sont les nations, les tenants de ce modèle pensent que la modernisation ne fait que renforcer les différences culturelles. Ainsi, «La progression des moyens de communication tend aussi à augmenter la conscience culturelle que les groupes ont d'eux-mêmes en rendant leurs membres d'avantage conscients des différences qui existent entre eux et les autres»⁽⁵⁰⁾.

Le reproche qu'on peut adresser à ce modèle est que même si l'ethnie ou ce qu'il est considéré comme telle, c'est-à-dire une communauté culturelle historiquement constituée, peut dans certains cas être à l'origine de la nation, il en est de nombreux autres cas où la nation est le dépassement de l'ethnie⁽⁵¹⁾. Par ailleurs, les notions d'ethnie et de nation sont souvent confondues ici. Plusieurs auteurs, en effet, parlent indistinctement d'ethnie et de nation⁽⁵²⁾. Et quand W. Connor établit une certaine différence entre les deux notions il fait intervenir le critère de la conscience qui, selon lui, définit la nation: «Un groupe ethnique peut être facilement discerné par l'observateur extérieur, mais jusqu'à ce que ses membres deviennent eux-même conscients du caractère unique du groupe, c'est simplement un groupe ethnique et non une nation»⁽⁵³⁾. Or l'histoire et la réalité des nations modernes nous montrent bien qu'on puisse revendiquer plusieurs identités à la fois, notamment une identité ethno-culturelle et une identité nationale commune à plusieurs ethnies, autrement dit, avoir conscience d'appartenir à deux identités, l'une ethnique ou culturelle et l'autre supra-ethnique ou nationale, ce qui est le cas dans de nombreuses sociétés contemporaines; et la première n'est pas nécessairement plus fondamentale ou plus solide que la seconde, les deux conflits mondiaux du 20^e siècle, entre autres, l'ont amplement démontré.

3 - La nation comme résultat de la diffusion de l'idée nationaliste

Sous cette tendance théorique on range tous les travaux qui attribuent aux idées un statut d'agent de l'histoire. Ainsi pour ce courant de pensée subjectiviste les idées nationalistes sont à la base de la constitution de la nation. Pour H. Kohn, qui croit que «c'est la décision de former une nation qui crée la nation», le nationalisme «apparu en Angleterre, au 17^e siècle, fut répandu, en Europe, et travers celle-ci dans le reste du monde»⁽⁵⁴⁾. La

diffusion de l'idée nationale, que certains ne font que constater est expliquée par d'autres auteurs par la fonction que joue cette dernière dans les sociétés modernes, adoptant ainsi une approche à la fois diffusionniste et fonctionnaliste. Ainsi, Elie Kedourie, pour qui l'existence des nations implique nécessairement que les hommes en aient élaboré l'idée,⁽⁵⁵⁾ autrement dit, primauté de l'idée nationale sur la nation, l'idée nationale ou nationalisme est l'idéologie qui recueille l'allégeance après la destruction des structures traditionnelles et l'atomisation des sociétés modernes; elle remplit ainsi **une fonction** de satisfaction d'un besoin, celui «d'appartenir à une communauté cohérente et stable»⁽⁵⁶⁾, Ce raisonnement trouve un terrain favorable notamment en ce qui concerne le cas des «nouvelles nations»⁽⁵⁷⁾ d'Afrique et d'Asie. En effet, une littérature abondante présente l'émergence de ces nations comme étant le résultat de l'adoption par les élites des anciennes sociétés colonisées, sous l'influence des colonisateurs, des idées et pratiques des sociétés colonisatrices, parmi ces dernières figure l'idée nationale ou l'identité nationale, qui assure ici un besoin psychologique, d'où d'ailleurs la désignation des mouvements de revendication nationale dans de nombreux cas de «nationalismes sans nations» Ainsi, pour E. Morin, «la nouvelle nation naît d'une revendication émancipatrice, elle répond à un besoin d'identité, enraciné dans l'intelligentsia politique et les classes urbaines. Le besoin d'identité préexiste à la forme accouchée de l'Etat-nation; une conscience nationale naît avant l'existence nationale et fait naître la nation»⁽⁵⁸⁾ Si ces thèses diffusionnistes et fonctionnalistes sont séduisantes, elles ne sont pas suffisantes pour expliquer le phénomène national, car d'une part, si cette hypothèse peut être plus ou moins vérifiée dans le cas de la vague des nations formées au 19^e siècle et le cas plus récent des nations dites «nouvelles» au 20^e siècle, on ne peut en dire autant concernant les «vieilles nations» d'Europe et d'Amérique. D'autre part, comme l'observe M. Gravitz, à propos du courant fonctionnaliste en général, après avoir rappelé la distinction méthodologique célèbre de Durkheim entre la cause efficiente qui produit un phénomène et la fonction qu'il remplit, si «l'idée de fonction permet d'analyser certaines situations, de fournir des observations, ... elle demeure à un niveau d'explication limitée»⁽⁵⁹⁾.

Les sciences sociales et le phénomène national

D'une façon générale, ce modèle néglige les mécanismes objectifs à l'œuvre dans le processus de formation de la nation, notamment les processus de déstructuration et restructuration sociales provoquées par la nouvelle organisation économique.

Pour conclure cette rapide revue critique des modèles explicatifs de l'émergence du nationalisme, entendu ici comme sentiment ou conscience d'appartenance au groupe national, et donc de la nation, nous dirons que si l'objectif de toute science est de formuler des hypothèses, élaborer des concepts, modèles ou typologies plus ou moins universels, les modèles explicatifs de l'émergence de la nation, passés en revue ici, ne peuvent prétendre à cette universalité. En effet, la diversité des processus, et leur variabilité dans l'espace et dans le temps, qui ont engendré les faits nationaux, est telle qu'un seul modèle d'explication dans ce cas est méthodologiquement illégitime.

Conclusion

Au terme de ce survol de la littérature sur le phénomène national dans les sciences sociales, le constat qui s'impose est, d'une part, l'absence d'un accord sur une définition de ce qu'est une nation. En effet, ni les définitions objectivistes ni les définitions subjectivistes n'épuisent un objet complexe, constitué d'une multitude de faits relevant à la fois de l'ordre de l'objectif et de l'ordre du subjectif, et dynamique qui varie dans l'espace et dans le temps. Cette absence de clarté conceptuelle quant à la nature de cet objet est attestée par l'extraordinaire polysémie du terme nation dans la littérature aussi bien politique que scientifique; on le trouve en effet utilisé pour désigner l'ethnie ou un peuple, la patrie, l'Etat, le nationalisme ou encore l'Etat-nation. D'autre part, si l'analyse de la genèse du phénomène national est une orientation féconde dans l'approche de ce phénomène, son penchant pour modéliser des processus de formation de la nation infiniment variés dans un modèle conceptuel unique et forcément réducteur la voue un échec certain. Ainsi la porte est aujourd'hui encore grande ouverte devant les sciences sociales pour tenter de comprendre le fait national. La connaissance rationnelle de celui-ci est non seulement possible, mais nécessaire pour l'arracher à l'idéologie qui l'a souvent dénaturé.

Notes

1. Selon H.Lefebvre, «on ne trouve pas chez Marx et Engels une théorie de la réalité nationale», in "Classe et nation". Cahiers internationaux de sociologie, vol XXXVIII, 1965, p.36. Et, selon Schnapper. D, Durkheim aurait qualifié le concept de nation «d'idée mystique et obscure» In La communauté des citoyens. sur l'idée moderne de nation, Paris, Gallimard, 1994, p.20. Quant à Weber, malgré quelques réflexions sur le sentiment national, il pense que le concept de nation «se volatilise lorsqu'on tente de le conceptualiser avec précision. In Economie et société, Paris, Plon, 1971. Ch IV, p.411 - 427.
2. Entre autres auteurs, citons Schnapper D. (1994), Fougeyrollas. P.(1997), Lacoste Y.(1997), Delannoï. G.(1999) Un regain d'intérêt pour la nation est enregistré récemment en France à la faveur du débat sur l'Europe, la mondialisation ou encore la montée du nationalisme en Europe, notamment centrale et orientale, après l'éclatement de l'u.r.s.s.
3. Herder, in Plumière Jean, Les nations romantiques. Paris, Fayard, 1979, p.122.
4. Fichte J-G, Discours à la nation allemande, Paris, Montaigne, 1952, p.120
5. cf. Albertini M, L'Etat national, Lyon, Federop, 1978, p.30.
6. cf. Surateau. J. L'idée nationale de la Révolution à nos jours, Paris, PUF, 1972, p.15.
7. Bauer Otto. La question des nationalités et la social-démocratie, Vienne. 1907. paragraphe 10, «concept de la nation», traduit en français in G. Haupt et all. Les marxistes et la question nationale 1848-1914, Paris, Maspéro, 1974.
8. Ibid. p. 254.
9. ibid. p. 246.
10. ibid.
11. Aujourd'hui encore, un auteur comme Y Lacoste trouve que la définition de Staline pourrait être utilisée dans le cadre de l'Union européenne, car «elle est l'une des rares réflexions sérieuses sur la nation». Voir Lacoste Y, Vive la nation, Paris, Fayard 1997, p.148.
12. Staline J. Le marxisme et la question nationale et coloniale. Œuvres complètes. T 2. Paris, éd sociales 1972. Voir extrait in G. Haupt op. cit., p.315 - 316.

Les sciences sociales et le phénomène national

13. Renan E. Qu'est-ce qu'une nation? (Conférence donnée à la Sorbonne en 1882), Paris, Presses Pocket, 1992, p.55.
14. Voir Weber. M.Economie et société. Ed Plon, Paris 1971.
15. Kohn H. The idea of nationalism. New York, Mac Milan, 1967, p15.
16. Emerson .R. From empire to nation. Boston, Beacon Press, 1969, p26.
17. 12. Coleman J, Nationalism in tropical Africa, cité in Bonaffé P. Le nationalisme africain. Paris, F.N.S.P, 1964. p. 46.
18. Hugh Seton Watson, dans son ouvrage: (Nations and states. An inquiry into the origins and the politics of nationalism. Londres.Methuen, 1977, p. 5) résume bien cette position théorique: «Je suis donc conduit à la conclusion qu'aucune définition scientifique de la nation ne peut être proposée ...». Après ce constat, il adopte la définition suivante: «Une nation existe quand un nombre significatif de personnes dans une communauté **se considèrent** comme formant une nation **ou se conduisent** comme s'ils en formaient une» Cité in D. Schnapper.La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation. Paris Gallimard, 1994,P. 31.
19. Abdelmalek A, observait que dans l'Encyclopédia Britanica on ne trouve pas d'article "nation", mais un article "nationalisme". Abdelmalek A. op.cit p.117
20. En France, le processus «de construction nationale» a fait l'objet d'une tentative de théorisation de la part du sociologue Emile SICARD, qui est restée sans suite. Voir Emile SICARD, notamment «La construction nationale», article in Encyclopédia Universalis, où le processus de construction nationale est censé se réaliser en «dix moments» Dans une autre tradition sociologique, Pierre Fougeyrollas traite dans un ouvrage récent, des processus de formation de la nation, et où celle-ci est considérée comme un fait social indépendant de la représentation de ses membres. Voir Pierre Fougeyrollas, La nation. Paris, Fayard, 1987.
21. Deutsch.K.cité in Schnapper.D.op. cit, p. 173.
22. Deutsch. K.W. Nationalism and social communication. An inquiry into the foundation of nationality, New York, Wiley (1969) 1953.

23. Ibid p. 16.
24. ibid p. 86.
25. ibid, p. 188.
26. ibid, p.7 – 8.
27. Anderson B. L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme. Paris, La découverte 1996, p. 19.
28. ibid., p. 40.
29. C'est le titre de l'ouvrage de Anderson dans la version originale en anglais.
30. Ibid .p. 19.
31. Gellner E, Nations et nationalismes, Paris, Payot, 1989.
32. Gellner. E. "Le nationalisme et les deux formes de la cohésion dans les sociétés complexes", in Théories du nationalisme op. cit, p.243
33. On peut s'étonner que M.Schnapper, op. cit, p.53, n'ait pas vu cet aspect dans la réflexion de Gellner quand elle affirme que ce dernier a négligé le rôle de l'Etat dans la formation de la nation.
34. Gellner (1989) op.cit p. 55.
35. ibid.
36. Le lien entre l'avènement de l'«Individu» et l'apparition du phénomène national est particulièrement mis en évidence par Luis Dumont: «La nation est la société globale composée de gens qui se considèrent comme des individus.» Dumont L. Essai sur l'individualisme. Paris, Seuil, 1983, p.20.
37. ibid., p. 59.
38. ibid., p. 86.
39. Voir le concept de renaissance nationale chez Abdelmalek. A, La dialectique sociale, Paris, Seuil, 1972.
40. Gellner (1989), op.cit, p 75.
41. Cf. Déloye.Y Sociologie historique du politique, Paris, La découverte, 2003,p.55.
42. Ibid.

43. W. Connor, Nation building or nation destroying? *World Politics*, 24 (3), avr 1972.p. 329. Cité par C. Jaffrelot. "Les modèles explicatifs de l'origine des nations et du nationalisme", in *Théories du nationalisme* (ouv. Col), Paris, Kimé, 1991, p. 145.
44. Voir Ansart P et Dayan-Herzbrun S. Pourquoi le sentiment national et comment l'étudier. In *Revue Tumultes*, n°9. 1997.
45. Smith. A.D. *The ethnic origins of nation*, New York, London, 1986, p. 77.
46. Cette critique rejoint, d'une certaine manière, la critique formulée par les auteurs non occidentaux contre l'eurocentrisme des sciences sociales qui prennent pour modèle les sociétés occidentales. Voir à ce sujet A. Abdelmalek, *La dialectique sociale*, op. cit.
47. Dieckhoff. A. Déconstruction d'une illusion. L'introuvable opposition entre nationalisme politique et nationalisme culturel. In *l'année sociologique* n°1, 1996, p. 52.
48. Ronen. D, cité par Jaffrelot c, op. cit, p.150.
49. Connor W, "A nation is a nation, is a state, is an ethnic group". *Ethnic and racial studies*, 1 (4), oct 1978.
50. Voir note 22.
51. Le cas des nations d'Europe occidentale est bon exemple.
52. Par exemple Suzanne Berger, dont un livre est intitulé *Breton, Basque, Scots and other européen nations*, citée par Schnapper op. cit, p. 31.
53. Connor W, cité par Schnapper, *ibid*, P. 31.
54. Kohn .H, *Nationalism, its Meaning and history*, Princeton, D. Van Nostrand Company, 1955 p. 19, cité par Jaffrelot c, op. cit, p. 161.
55. Voir Schnapper op. cit, p. 53.
56. Kedourie E. *Nationalism in Asia and Africa*, New York, World Publishing Co, 1970.p. 112.
57. Cette expression, employée souvent pour désigner toutes les nations issues de la colonisation, est vivement critiquée par Abdelmalek op.cit, p.115 - 139, à qui il reproche d'être très générale et ne peut donc rendre compte de la variété infinie des sociétés décolonisées.
58. Morin. E. *Sociologie*. Paris, Fayard, 1994, p. 171.
59. Gravitz. M. *Les méthodes en sciences sociales*. Paris, Dalloz,1981, p. 444.

Bibliographie.

- Abdelmalek. A, La dialectique sociale. Paris, Le Seuil 1972.
- Albertini.M, L'Etat national, Lyon, Federop, 1978.
- Anderson B. L'imaginaire national. Reflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme. Paris, La découverte, 1996.
- Ansart.P et Dayan-Herzbrun.S. Pourquoi le sentiment national et comment l'étudier. In Revue Tumultes, n°9, 1997.
- Bourques G. Questions nationales et théories, Thèse de 3^e cycle, Université Paris V-Sorbonne, 1974.
- Delannoi G, Sociologie de nation. Paris, Armand Colin, 1999.
- Delannoi G., Taguief P-A(dir.), Théories du nationalisme. Paris, Kimé, 1991.
- Deutsch. K.W. Nationalism and social communication. An inquiry into the foundation of nationality, New York, Wiley (1969) 1953
- Déloye Y. Sociologie historique du politique. Paris, La découverte, 2003.
- Dieckoff A. Déconstruction d'une illusion. L'introuvable opposition entre nationalisme politique et nationalisme culturel. In l'année sociologique n°1, 1996.
- Fougeyrollas P. La nation. Essor et déclin des sociétés modernes. Paris, Fayard, 1987.
- Gellner E. Nations et nationalismes. Paris, Payot. 1989.
- Haupt G. et all.Les marxistes et la question nationale 1848 - 1914. Paris, Maspero, 1974.
- Morin E. Sociologie. Ed Fayard. Paris 1994.
- Schnapper.D. La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation. Paris, Gallimard, 1994.
- Surateau.J. L'idée nationale de la Révolution à nos jours. Paris, PUF, 1972.
- Weber M. Economie et société. Ed Plon. Paris 1971.